

UN SOIR, AU CONCERT MAYOL

L'orchestre et la lumière électrique, aussi fracassants l'un que l'autre. Une parade hâtive; une retape de sons et de couleurs.

Les cuivres emportent dans une précipitation essoufflée qui singe la frénésie du plaisir, ces couacs de trombones nègres, haut-le-corps prolongés de benêt ou de pochard, ces rythmes de jazz qui brassent les femmes dans les *dancings*, ces bouffées traînantes de « grande opéra » ou d'exotisme frelaté qui passent on ne sait pourquoi dans le bastringue.

Ce charivari médiocre enchaîne pourtant les tableaux successifs de la revue, il plaque dessus une espèce d'unité mécanique.

La lassitude des oreilles, la lassitude des yeux, c'est à peu près tout ce qui reste après minuit dans l'âme du spectateur d'une revue, dite à grand spectacle.

A moins que le prurit sexuel, si grossièrement enflammé qu'il soit, ne jette celui-ci vers les chairs savonneuses et les perruques d'étoupe exhibées tout à l'heure sur les planches du bazar.

Quelle que soit sa vogue, le concert Mayol reste bien distinct des Folies-Bergère et du Casino de Paris.

Resserré dans une étroite salle oblongue à plafond bas, il ne prétend point à l'importance de ces deux grandes halles à plaisirs par où passent tout étranger qui se respecte, tout mercanti en bonne fortune, tout esthète ou toute femme du monde en mal de « beauté moderne ».

Situé non loin de la place de la République, il garde une clientèle beaucoup moins cosmopolite, où les classes sont mêlées et où, malgré la cherté des places, l'élément populaire reste important.

Bref, c'est un café conc' de quartier qui a réussi.

La direction ne l'ignore pas. Si, malgré l'exiguïté de la scène et de la salle, elle a installé une passerelle en fer à cheval qui, par delà la fosse de l'orchestre, effleure le premier rang des fauteuils; si elle fait évoluer des ensembles de petites femmes et une escouade de girls, si enfin elle produit ces « femmes nues » dont une revue « à grand spectacle » ne saurait se passer, elle sacrifie pourtant à la tradition de sa boîte. Elle introduit dans la revue des chansons et maints dialogues qui touchent, et surtout flattent et font rire les petits commerçants du quartier, les jeunes employés et les ouvriers qui s'entassent, le samedi soir notamment, aux « orchestres deuxième série » et aux « stalles de balcon ».

Ce public-là, en effet, ne s'ennuie pas assez dans la vie pour consentir à se distraire rien qu'en contemplant avec négligence des décors et des costumes somptueux, clinquants ou bizarres. Il reste, en outre, trop vivant, trop familiarisé avec la femme, ses finesses, ses fraîcheurs (même les plus directes), pour être dupe comme un courtier tché-

co-slovaque ou un homme abruti par ses calculs d'affaires, de ces seins et de ces ventres posés sur le devant de la scène. Ces chairs inanimées couvertes d'un ne sait quel enduit, ce caoutchouc et cette guimauve, sur lesquels jouent des reflets chimiques, tout cet étalage de bouche-rie-parfumerie excitent plus sa verve que son désir. Malheur aux poitrines qui flanchent, aux disgrâces un peu marquées ! Un mot plaisant les frappe, suscitant de discrètes rigolades. Ce peuple de Paris n'a pas encore, en fait de femmes, le goût gâté par la richesse et la haute mode. C'est lui peut-être qui sait le mieux encore honorer

la beauté sous les saines espèces d'une belle fille ou d'une jolie fille. C'est lui, au fond, qui reste le plus froid devant le morne « déballage » auquel donne lieu le « nu ».

Ce qu'il lui faut, c'est rire et si possible, froncer. Il aime les répliques et les chansons graveleuses, satiriques, bouffonnes. Si net est son désir, que les mercantis du music-hall sont bien forcés de lui donner un semblant de satisfaction.

De scène en scène, courent donc les sous-entendus scabreux, ces mille expressions populaires, ces mille allusions qui savent souvent éviter la platitude, et parfois même, la trivialité, à force de vivacité et de drôlerie précise, bref, ces gaudrioles paysannes immémoriales, affinées et renouvelées par l'air de Paris.

On blague les ministres. Le Génie de la Bastille : Parisys, poupée rondouillette et mal fichue, ouistiti dressé à la grimace et aux accents suraigus, s'évertue dans une tirade à sensation : « Je regarde, clame-t-elle, le faubourg populaire, le faubourg laborieux, au grand cœur. Dans mon dos, j'ai la Chambre. C'que j'suis content, à elle, de lui

montrer mon cul ! »

Cela n'empêche nullement que dans une autre scène, la République soit exaltée à l'aide du vieux rapprochement démocratique entre l'ancien régime qui faisait crever de faim les travailleurs et *Marianne*, qui les paie et les nourrit bien ! L'effet est facile, usé jusqu'à la corde, électoral pour autant dire. N'empêche, il porte encore.

Aux Folies-Bergère, au Casino de Paris, on met toujours en scène une Allemagne repoussante, on tape même sur John Bull. Le concert Mayol, lui, est Bloc des gauches.

On ne peut aussi se figurer l'aspect chaotique d'un spectacle tel que cette revue du Concert Mayol. C'est un tohu-bohu, un pot pourri invraisemblable. Là, mille formes de joie achèvent de mourir.

Comme dans les grands music-halls, dans les gestes et le mouvement, domine l'influence britannique et américaine. Bien entendu, les danses nègres et la vieille gigue anglo-saxonne qui nourrissent encore le music-hall d'outre-Manche et d'outre-Atlantique, expirent piteusement sur cette scène.

Voilà tantôt un siècle et demi que le peuple, en France,

